

LES QUERELLES DE MOTS DU DEVELOPPEMENT

Serge LATOUCHE

Economiste, membre du Conseil de Département,
Professeur à l'Université de Paris X et à l'IEDES

A propos du numéro 137 de la revue Tiers-Monde de janvier-mars 1994, "Après le sommet de la terre : débats sur le développement durable".

"Le Rapport (Brundtland) dans son ensemble montre que l'objectif poursuivi ne vise pas tant à limiter l'opulence économique et le gaspillage des puissants (au Nord comme au Sud) qu'à proposer une sorte de saut périlleux fantasmatique qui permette de garantir le beurre (la croissance), l'argent du beurre (l'environnement) ainsi que le surplus du beurre (la satisfaction des besoins fondamentaux) et même l'argent du surplus (les aspirations de tous aujourd'hui et à l'avenir)... Qu'est-ce donc que le développement durable sinon l'éternité assurée à une extension universelle du développement?" Marie-Dominique Perrot¹.

Une clef qui ouvre toutes les portes est une mauvaise clef.

Le développement durable est suspect parce qu'il fait l'unanimité. Les signataires de l'appel d'Heidelberg comme leurs adversaires, par exemple, en font un article de foi :

Appel d'Heidelberg : *"Nous attirons l'attention de tous sur l'absolue nécessité d'aider les pays pauvres à atteindre un niveau de **développement durable** et en harmonie avec celui du reste de la planète, de les protéger contre les nuisances provenant des nations développées, et d'éviter de les enfermer dans un réseau d'obligations irréalistes qui compromettrait à la fois leur indépendance et leur dignité"*².

Le contre-appel des scientifiques français intitulé "Appel à la raison pour une solidarité planétaire" : *"Nous affirmons au contraire la nécessité de*

gories, écocentrées et anthropocentrées, suivant qu'elles se donnent pour objectif essentiel la protection de la vie en général (et donc de tous les êtres vivants, tout au moins de ceux qui ne sont pas encore condamnés) ou le bien-être de l'homme¹⁹.

L'économie étant une religion dont la langue sacrée est l'anglo-saxon, la traduction des termes économiques met les experts à la torture. Le *sustainable development* est devenu en français **développement durable, soutenable** ou **supportable**. On trouve aussi *fiable, viable, vivable*. Jean-Marie Harribey, dans un mémoire de DEA sur le concept de développement durable (Bordeaux I, 1993), propose même *développement soutenable durablement*. La trouvaille plutôt heureuse d'*écodéveloppement* utilisée pour la première fois lors de la conférence sur l'environnement de l'ONU tenue à

Un industriel américain exprime la chose de façon beaucoup plus simple : "*Nous voulons que survivent à la fois la couche d'ozone et l'industrie américaine*".

Finalement tout le monde est d'accord pour que ça dure... Il faut éviter la catastrophe écologique.

b) La durabilité n'est pas le développement

Toutefois, les caractères durable ou soutenable renvoient non au développement *réellement existant* mais à la reproduction. La reproduction durable a régné sur la planète en gros jusqu'au XVIIIème siècle ; il est encore possible de trouver chez les vieillards du tiers monde des *experts* en reproduction durable. Les artisans et les paysans qui ont conservé une large part de l'héritage des manières ancestrales de faire et de penser vivent le plus souvent en harmonie avec leur environnement ; ce ne sont pas des prédateurs de la nature¹². Au XVIIème siècle encore, en proclamant ses édits sur les forêts, en réglementant les coupes pour assurer la reconstitution des bois, en plantant des chênes que nous admirons toujours pour fournir des mâts de vaisseaux 300 ans plus tard, Colbert se montre un expert en *sustainability*. Ce faisant, ces mesures vont à l'encontre de la logique marchande.

Etait-ce du développement durable ? Alors, il faut le dire de tous ces paysans qui, comme le grand-père de Cornélius Castoriadis, plantaient de nouveaux oliviers et de nouveaux figuiers dont ils ne verraient jamais les fruits, mais en pensant aux générations suivantes, et cela, sans y être tenus par aucun règlement, tout simplement parce que leurs parents, leurs grands-parents et tous ceux qui les avaient précédés avaient fait de même. En revanche, la signification historique et pratique du développement, liée au programme de la modernité, est fondamentalement contraire à la durabilité. Il s'agit d'exploiter, de mettre en valeur, de tirer profit des ressources naturelles et humaines.

"*C'est parce que la société vernaculaire a adapté son mode de vie à son environnement, conclut Edouard Goldsmith, qu'elle est durable, et parce que la société industrielle s'est au contraire efforcée d'adapter son environnement à son mode de vie qu'elle ne peut espérer survivre*"¹³.

2. LA QUERELLE SUR LE MOT "DEVELOPPEMENT"

a) L'ambiguïté du développement.

Que la question porte sur le développement et non sur le durable, presque tous les auteurs du numéro de la revue *Tiers-Monde* sont finalement d'accord par delà leurs divergences.

¹² En dépit de la coquetterie que l'on se donne de contester la sagesse des *bons sauvages*, celle-ci se fonde tout simplement sur l'expérience. Les *bons sauvages* qui n'ont pas respecté leur écosystème ont disparu au cours des siècles...

¹³ E. Goldsmith, *Le défi du XXIème siècle*, Le rocher, 1994, p. 330.

De Bernis déclare : "On ne gagne rien à élargir des notions au point de leur faire englober des contenus très différents structurellement"¹⁴, et surtout, "on ne fera pas ici de sémantique, on ne se demandera pas non plus si l'adjectif durable (soutenable) apporte quoi que ce soit aux définitions classiques du développement, tenons compte de l'air du temps et parlons comme tout le monde. La définition que Maurice Byé donnait du développement en 1960 en faisait déjà un processus de long terme et surtout irréversible : « La transition d'une structure à productivité par tête relativement faible à une structure à productivité par tête relativement haute » ; pour ceux qui auraient été tentés de mettre une limite à ce processus, il précisait : « Une économie est pleinement développée quand sa structure est telle que la productivité par tête y est aussi haute qu'elle peut l'être compte tenu des ressources nationales et mondiales et des connaissances techniques disponibles ». Et, pour être sûr d'être compris, il complétait : « Dans le cas contraire, nous parlons d'une économie sous-développée ». Bien entendu, durable ne renvoie pas à long, mais à irréversible. Et ce processus ne peut être limité à la durée d'un mandat présidentiel.

du développement, au *mal-développement*. Le développement apparaît à travers ses avatars successifs, le développement endogène, humain, durable, etc., au-dessus de toute contestation car il est le bon, le beau, le bien de la modernité.

Ainsi, le débat sur le mot développement n'est pas qu'une question de mots. Sous le nom de développement *alternatif*, on propose, parfois, des projets anti-productivistes, anti-capitalistes très divers qui visent à éliminer les plaies du sous-développement et les excès du mal-développement. Ces projets d'une société conviviale n'ont pas plus à voir avec le développement que *l'âge d'abondance des sociétés primitives*²⁰ ou que les réussites humaines et esthétiques remarquables de certaines sociétés pré-industrielles qui ignoraient tout du développement. Dans plusieurs sociétés africaines, le mot même de développement n'a aucun équivalent dans la langue locale. A cela s'ajoute dans les sociétés animistes l'absence générale de la croyance dans la maîtrise de la nature. Les valeurs sur lesquelles reposent le développement, et tout particulièrement le progrès, ne correspondent pas du tout à des aspirations universelles profondes. Ces valeurs sont liées à l'histoire de l'Occident, elles n'ont aucun sens pour les autres sociétés. En dehors des mythes qui la fondent, l'idée de développement est totalement dépourvue de sens et les pratiques qui lui sont liées sont rigoureusement impossibles parce qu'impensables et interdites.

Qu'on le veuille ou non, on ne peut pas faire que le développement soit différent de ce qu'il a été. Le développement a été et est l'occidentalisation du monde. Les mots s'enracinent dans une histoire ; ils sont liés à des représentations qui échappent, le plus souvent, à la conscience des locuteurs, mais qui ont prise sur nos émotions. Il y a des mots doux, des mots qui donnent du baume au coeur et des mots qui blessent. Il y a des mots qui mettent un peuple en émoi et bouleversent le monde. Et puis, il y a des mots poisons, des mots qui s'infiltrent dans le sang comme une drogue, pervertissent le désir et obscurcissent le jugement. Développement est un de ces mots toxiques. Je suis donc en léger désaccord avec Comélieau, lorsqu'il écrit : "*Un chercheur peut donc attribuer aux termes qu'il emploie un sens quelconque, à*

beaucoup d'autres... des générations et des générations ont ainsi été sacrifiées pour construire un avenir radieux. Et puis après tout ce temps, on a commencé à comprendre que le socialisme, c'était le socialisme réellement existant. Ce n'était que cela. Et on a découvert que le socialisme réellement existant cela signifiait le goulag plus la nomenklatura et avec en prime Tchernobyl...

Il y a un peu plus de trente ans est née une autre espérance, une espérance aussi grande pour les peuples du tiers monde que le socialisme l'avait été pour les prolétariats des pays occidentaux. Une espérance peut-être plus suspecte dans ses origines et dans ses fondements, puisque les Blancs l'avaient apportée avec eux avant de quitter les pays qu'ils avaient pourtant durement colonisés. Mais enfin, les responsables, dirigeants, élites des pays nouvellement indépendants présentaient à leur peuple le développement comme la solution de tous leurs problèmes.

La question qui se pose aujourd'hui est la suivante : faudra-t-il attendre encore quarante ans pour qu'on comprenne que le développement, c'est le développement réellement existant ? Il n'y en a pas d'autre. Et le développement réellement existant, c'est la guerre économique d'une part, (avec ses vainqueurs bien sûr, mais plus encore ses vaincus), c'est le pillage sans retenue de la nature, c'est l'occidentalisation du monde et l'uniformisation planétaire, c'est enfin le génocide ou tout au moins l'ethnocide pour toutes les cultures différentes.

Il est temps de casser la langue de bois développementiste. Il n'y a pas d'autre développement que le développement. Il est inutile d'en chercher un meilleur puisque celui-là est déjà le bien. Un autre développement, c'est un non-sens.

Le dilemme du concept de développement est simple. Soit le mot développement désigne tout et son contraire ; il désigne alors en particulier toutes les expériences historiques de dynamique culturelle de l'histoire de l'humanité, de la Chine des Han à l'empire de l'Inca. C'est la première définition de Coméliau : "*l'une considère le développement comme un phénomène naturel de combinaison d'énergie et d'information, et donc commun à toutes les sociétés humaines*"²³. Dans ce cas, il ne désigne rien en particulier, il n'a aucune signification utile pour promouvoir une politique, et il vaut mieux s'en débarrasser. Soit, il a un contenu propre. Ce contenu désigne alors nécessairement ce qu'il possède de commun avec l'expérience occidentale du développement économique telle qu'elle s'est mise en place, disons depuis la révolution industrielle en Angleterre dans les années 1750-1800. Dans ce cas, quel que soit l'adjectif qu'on lui accole, le contenu implicite ou explicite du développement c'est la croissance économique, l'accumulation du capital avec tous les effets positifs et négatifs que l'on connaît. C'est le deuxième sens de Coméliau : "*l'autre le voit comme un phénomène historique contingent, étroitement lié à la révolution industrielle, et se caractérisant par une conception du monde tout à fait spécifique : une conception productiviste, prométhéenne, expansionniste, marchande, considérant l'économie comme*

23 C. Coméliau, op. cit. p. 66

instance dominante et l'homme comme maître de la nature"²⁴. Jean-Pierre Cot, dans son livre "A l'épreuve du pouvoir", chapitre "Un autre développement" : "Or le développement, c'est d'abord l'accumulation de capital. Nos sociétés n'ont pas procédé autrement"²⁵. Toutefois, ce noyau dur, que tous les développements ont en commun avec cette expérience-là, est lié aux valeurs occidentales. Ces *valeurs* qui sont le progrès, l'universalisme, la maîtrise de la nature, la rationalité quantifiante, etc., sont précisément celles qu'il faut remettre en question pour trouver une solution aux problèmes du monde.

Admettons que l'on prenne au sérieux le qualificatif *alternatif*, l'épanouissement *de tout homme et de tout l'homme* impliquerait de tout changer dans le développement au point de n'y plus rien reconnaître. En effet, il faudrait nécessairement une technologie elle aussi *autre* et, par exemple appropriée, pour sortir du technicisme de la société technicienne, il faudrait une *autre* économie bien sûr, avec une *autre* rationalité plus raisonnable que rationnelle. Il faudrait un *autre* savoir, une *autre* vision de la science que notre technoscience prométhéenne aveugle et sans âme. Il faudrait sans doute une *autre* conception du progrès, une *autre* conception de la vie (et de la mort par la même occasion), une *autre* conception de la richesse (et aussi de la pauvreté...). Tout cela supposerait probablement une *autre* conception du temps qui ne soit plus linéaire, cumulative, continue, etc. Pourquoi pas une *autre* conception de l'espace, *d'autres* rapports entre les générations, entre les sexes, etc. C'est donc bien finalement d'une *alternative* au développement réellement existant qu'il s'agit, bien plus que d'un *autre* développement, *autre* développement conçu comme le même simplement revu et corrigé.

Pour conclure en deux mots, il me semble que les peuples opprimés, étranglés, humiliés, de la planète n'aspirent pas à ce que cachent les mirages et

les mirages du développement quels que soient les emballages. Ils aspirent sans doute d'abord à survivre. Il n'y a rien à redire à l'objectif fixé par Alain

Duclos : "Les hommes n'aiment rien en l'absence d'Ulysse. Les hommes n'aiment